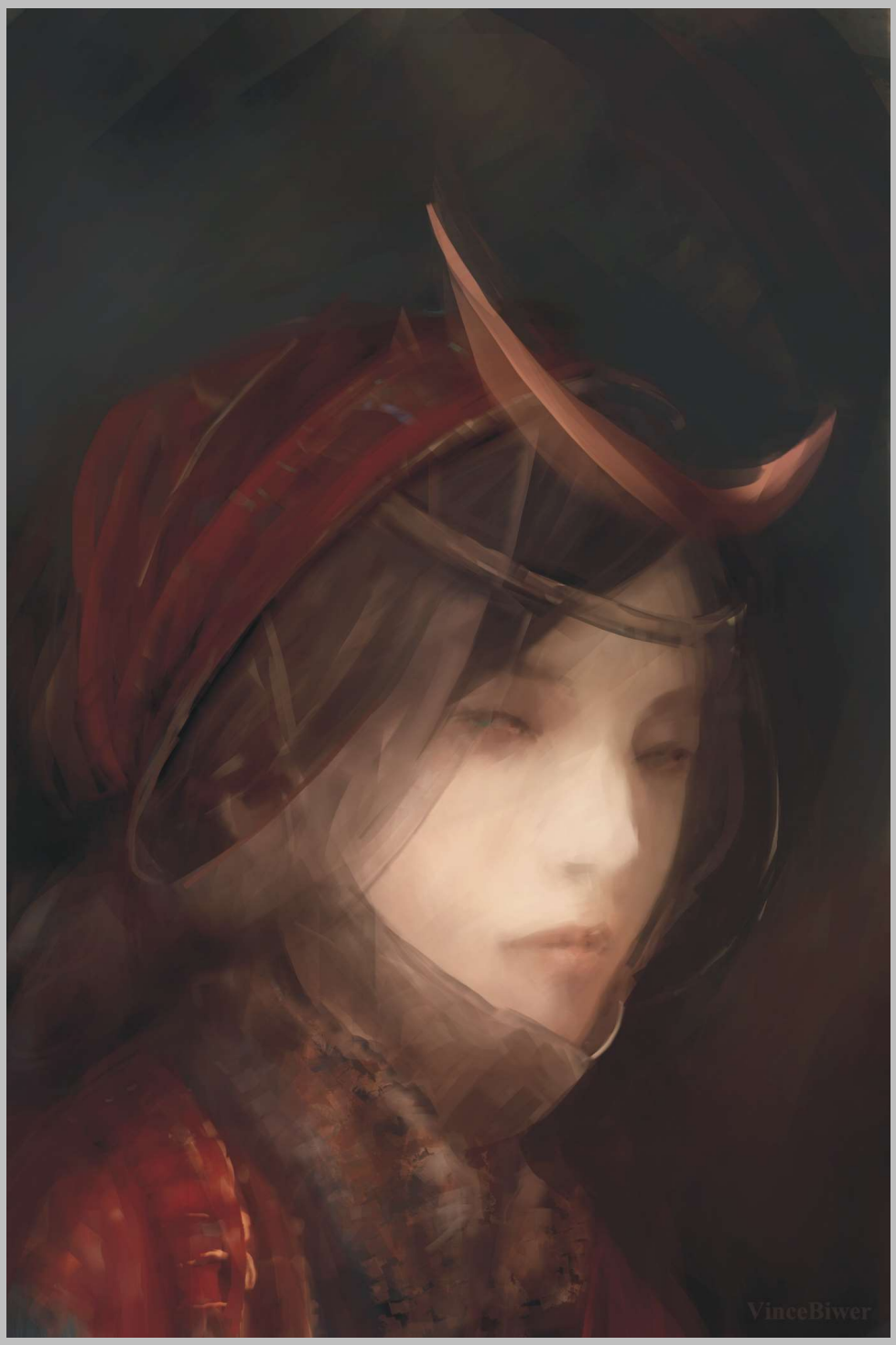
Pantouns

Janvier 2016 - n°16

Spécial Yann Quero



ISSN 2275-3737

L'appel à textes permanent

Pantun Sayang – l'Association Française du Pantoun (AFP) – en partenariat avec le site littéraire *Lettres de Malaisie*, vous invite à laisser libre cours à votre imagination en écrivant des pantouns, la forme poétique par excellence de l'Archipel malais.

Le pantoun est un genre poétique malais remarquable, le plus connu d'entre tous, et dont le nom commence à être reconnu des francophones même s'il n'a pas encore chez nous la célébrité de son cousin japonais, le haïku. Nos poètes ont écrit des milliers de haïkus français, et il s'en échange des milliers sur nos sites poétiques. Mais ce n'est pas encore, hélas, le cas du pantoun, pratiquement absent de nos blogs, sites et traditions poétiques…

Dans le but de faire (re)découvrir cette forme noble, nous vous proposons de contribuer à notre revue *Pantouns* en nous soumettant vos créations « pantouniques » !

Vos contributions sont à envoyer directement à l'adresse suivante :
info@pantun-sayang-afp.fr

Princesse de lune, intimidée,
se mire aux lacs de sa sœur Gaïa.
À la nuit tombée, pâle énamourée
offre son corps au cœur qui l'épia.

Yann Quero

En couverture :
Moon Princess
Vincent Biwer

Sommaire

Couverture : *Moon Princess*, par Vincent Biwer

3 : Éditorial, par Georges Voisset
5 : L'artiste : Vincent Biwer
6 : Pantouns varia de Yann Quero
7 : Quatre questions à Yann Quero, par Stéphane Dovert

Pantouns et variations de Yann Quero

9 : *Tatouages des pierre*
10 : Pantouns d'amour et de sentiments
11 : *Ballades à Gaïa*
12 : *Lucioles*
13 : *Mourir sous les ardents crocs d'un vampire*
14 : *Passe le reflet de la lune*
15 : *Sextuor de l'Homme*
16 : *Ondulations immobiles*
17 : *L'échanson triste*
18 : *Verre brisé aux yeux sans sommeil*
Bulles de sentiments
19 : *Loin de Fukushima*
20 : *Ton scalpel est plus doux...*
21 : *Pour moi la vie…*
22 : *V2 - V5*
23 : *Valse sur les ruines des royaumes enchantés*
24 : Trois micro-nouvelles : *Orchidée, papillons blêmes, Komodo*
25 : *Quelle est de toutes, la plus grande qualité ?*
Fable en forme de pantoun
26 : *Le temps des cerises oublié*
27 : Pantoun secret, en hommage à Henri Fauconnier

Vincent Biwer

Varia

28 : Pantouns de voeux
29 : *Ce treize novembre fut mauvais jour...*, par Kistila
30 : Pantouns d'amour
32 : Pantouns dédicace
33 : Pantouns d'ailleurs
36 : *Suite Martiniquaise*, par Jean de Kerno
37 : Le monde comme il va...
39 : Critique : *Le Procès de l'Homme Blanc*, de Yann Quero
42 : *Buon Giorno, Italia !*, par Georges Voisset
44 : Ont contribué à ce numéro

45 : Appel à textes pour le numéro 17 : *Pantouns et genres brefs*

Vincent Biwer

Pantun sayang

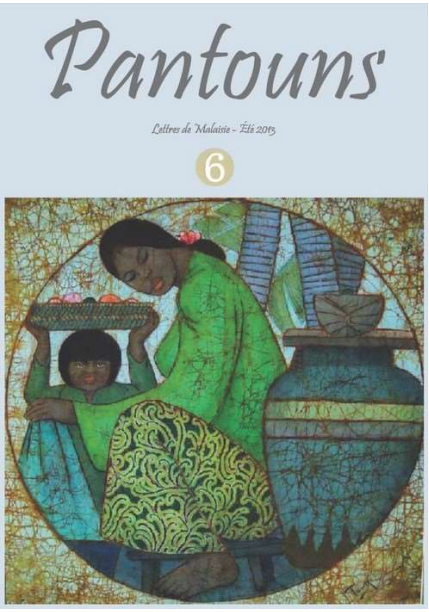
Association
Française du Pantoun

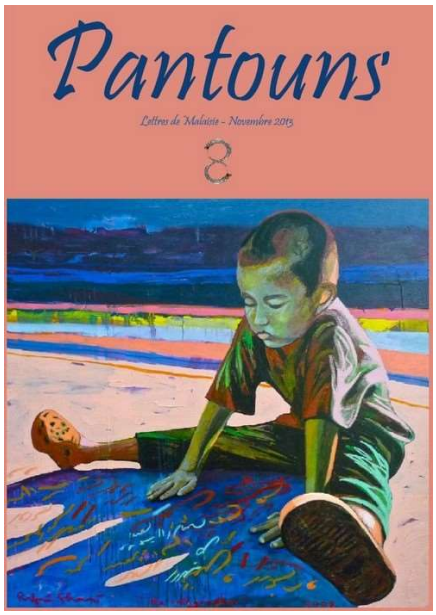
Pantun Sayang – l'Association Française du Pantoun – a pour objet de créer un lieu de rencontre entre les amateurs de pantoun dans le monde, et de promouvoir la connaissance de ce genre poétique et de sa créativité. En français en premier lieu, via son site internet dédié, mais aussi en anglais, en espagnol, en allemand, en roumain... et bien sûr en malais et en indonésien.

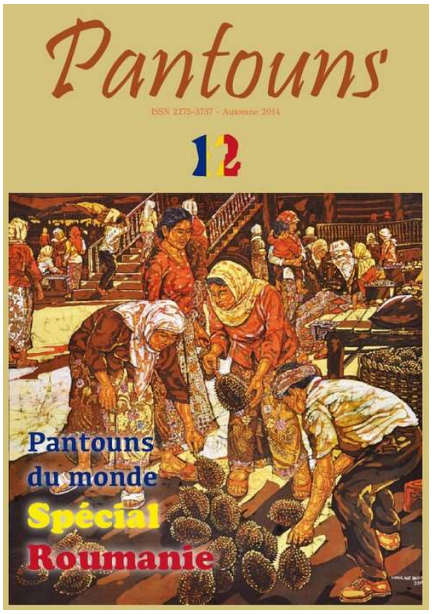
Outre la revue *Pantouns*, l'association édite également des dossiers thématiques disponibles en format numérique, l'ensemble étant téléchargeable gratuitement :

– *Les Annales des rencontres de Barbezieux sur Fauconnier et le pantoun* (9-10 juillet 2015)
  Textes réunis par Jean-Claude Trutt
– *Les Pantoumniques*. Sur les pionniers français du pantoun.
  Par Jean de Kerno.
– *Les érudits français et le pantun malais*.
  Par le poète malaisien Muhammad Haji Salleh
– *René Ghil. Premier et plus grand pantouneur francophone.*
  Par Georges Voisset.
– *Le tanka japonais, comparaison avec le pantoun malais*.
  Par Jean-Claude Trutt.
– *Le dernier Gouverneur, le premier pantoun et la belle Sultane*,
  L'histoire du premier pantoun français, par Jean de Kerno.
– *Les découvreurs allemands du pantoun.* Par Jean-Claude Trutt.
  1 – Chamisso
  2 – Overbeck
  3 – Nevermann

http://pantun-sayang-afp.fr/







Éditorial

Vincent Biwer

Année 2016, année d'espoirs en des changements planétaires, pour le meilleur.

Année qu'il n'a pas été facile pour les poètes d'annoncer, tant ces mondes toujours flottants autour de leurs têtes leur devenaient lourds…

Comment continuer à pantouner dans le fracas du monde ?

Pourtant… ne l'avons-nous pas assez répété : le pantoun *dit* le monde tout entier, et il dit tout de lui. Ce qui fait qu'à l'occasion… il n'a que faire de Poésie elle-même.

Nous ouvrons donc 2016 avec un numéro d'hiver consacré à Yann Quero, un pantouneur connu depuis longtemps dans nos pages (je renvoie à un interview de lui dans le numéro 6 de Pantouns de juillet 2013), avec des thématiques qui lui sont aussi chères qu'elles sont d'actualité, avec ou sans COP 21 : l'écologie. Yann Quero outre ses romans publiés dans diverses maisons d'éditions, est l'auteur de nombreux textes, nouvelles et poèmes, publiés sur divers sites. Comme l'ont déjà découvert nos lecteurs, c'est un esprit créateur fécond, dont la veine pantounique, en l'occurrence, renouvelle en profondeur (magiquement, heureusement, scandaleusement) l'art du pantoun bien au-delà de son écosystème autochtone ou naturel. Poète d'une écologie traversant, exploitant, transgressant des lignes de Wallace des genres qu'il connaît assez, et que nous ont imposées les habitudes poétiques. Pour le bonheur de découvertes incessantes, sous sa plume incessante.

Autres découvertes heureuses et renouvellements, avec les superbes illustrations du jeune artiste luxembourgeois Vincent Biwer. Que pouvions-nous souhaiter de mieux, à l'AFP, qu'entrer dans une nouvelle période d'échanges diversifiés, démultipliés, après la période des inquiétudes sur l'avenir de notre aventure pantounique commune, qui a marqué la fin de l'année écoulée ?

Année 2015, riche pourtant, puisque année Barbezieux, année Fauconnier, année de lancement d'une nouvelle piste franco-malaisienne de Rencontres qui devraient suivre celles de juillet dernier au pays d'Henri Fauconnier. À ce propos, nous vous informons que l'année 2016 devrait voir la publication papier, aux Editions Arkuiris, en collaboration avec l'AFP, des Actes de cette Rencontre de Barbezieux, actes que vous trouvez déjà en ligne sur notre site, mais dont le succès mérite certainement l'audience (y compris universitaire) la plus large.

Un très grand merci à tous ceux qui, anciens ou nouveaux à nos côtés, contribuent à faire entrer cette aventure dans sa quatrième année !

Georges Voisset
Président de l'Association Française du Pantoun

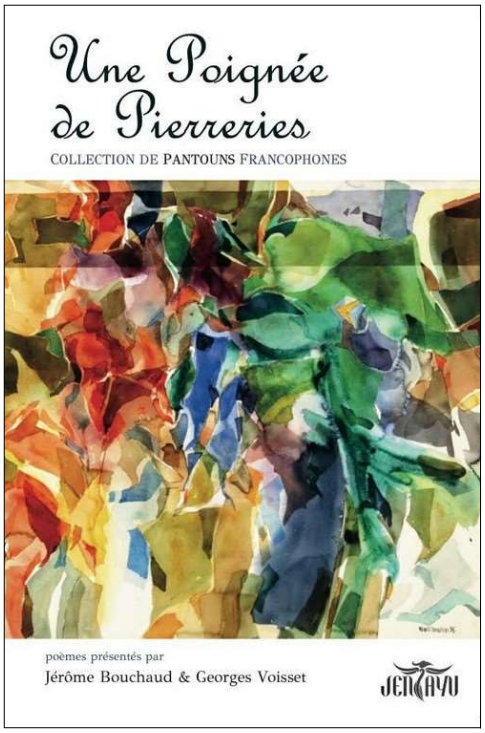
Les Éditions Jentayu se consacrent principalement à la mise en valeur d'écrivains et de formes littéraires venus d'Asie et encore méconnus en Occident.

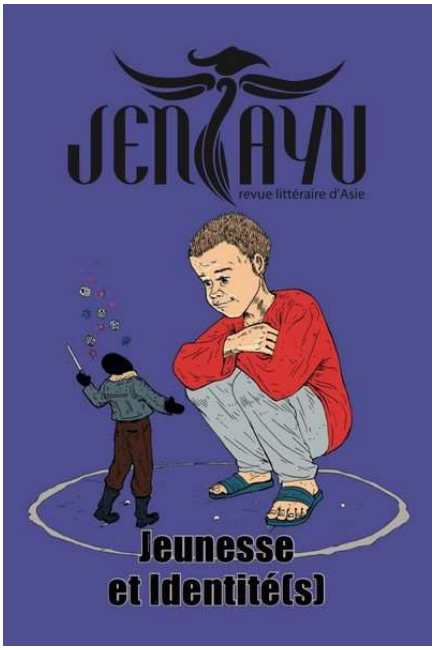
À l'heure actuelle, les littératures de la Chine, du Japon ou de l'Inde, et à moindre mesure de la Corée du Sud, sont raisonnablement représentées dans nos librairies, bien qu'elles soient – c'est une évidence – bien plus vastes que le petit filet d'œuvres de qualité qui nous parvient chaque année. Quant aux autres régions et pays d'Asie, ils y sont par contre sous-représentés, voire pour certains totalement absents des rayonnages, et ce malgré leur longue tradition de narration et leur riche production de livres.

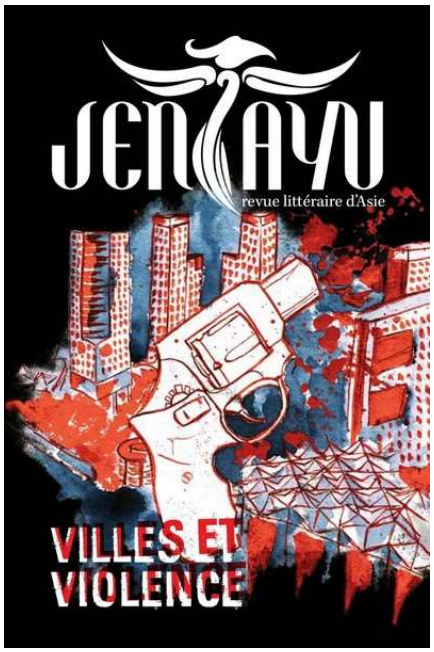
À leur échelle, les Éditions Jentayu souhaitent aller à contre-courant de cet équilibre en faveur des géants de l'Asie pour présenter au grand public d'autres histoires, des modes de pensée, d'agir, de créer encore différents et des textes qu'il n'aurait sans doute pu lire nulle part ailleurs, ou alors difficilement.

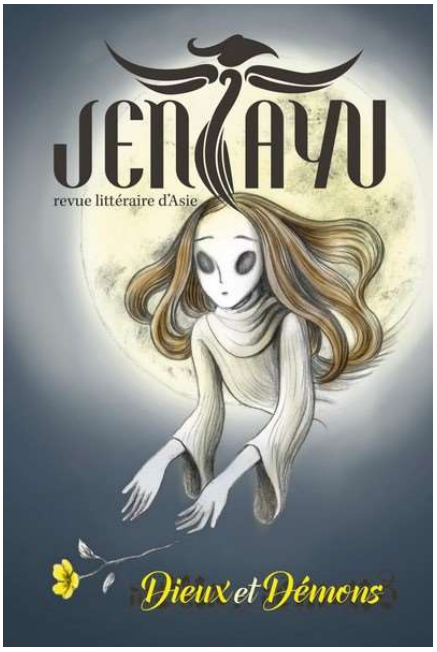
Les éditions Jentayu publient des ouvrages, dont *Une poignée de pierreries*, consacré aux pantouns français, et une revue qui en est à son troisième numéro.

http://editions-jentayu.fr/









L’artiste : Vincent Biwer

Vincent Biwer est né en 1986 à Wiltz, dans le grand duché du Luxembourg. À la fin de ses études secondaires, il s’est installé deux ans à Paris pour des études supérieures en philosophie. Pendant cette période, il découvre sa passion pour le dessin, ce qui l’amène à quitter la France pour Liège en Belgique afin d’étudier la bande dessinée à la Haute École Saint-Luc. Titulaire du diplôme de cette école en section bandes dessinées et d’un Master de l’Académie Royale des Beaux Arts de Belgique, il travaille principalement dans l’illustration et le concept-art pour les jeux vidéos.

Vincent Biwer est très attiré par la science fiction, le fantastique, mais aussi l’histoire en général. Il se passionne également pour tout ce qui fait la qualité intrinsèque du dessin et de la peinture et recherche continuellement à perfectionner son art.

La période picturale qui l’a le plus inspiré est celle allant de la fin du XIXe au début du XXe siècle et principalement les mouvements orientalistes, romantiques et impressionnistes. En matière de bandes dessinées, il se sent proche de Moebius, Juanjo Guarnido, Shuiten et Peters, Akira Toriyama, Takehiko Inoue et Hiroaki Samura. Il apprécié également les illustrateurs contemporains tels que Sergey Kolesov, Craig Mullins, Ruan Jia et Min Yum.

Fée ou chevalier ? Sorcier ? Qui encore
chevauche en forêt de Brocéliande ?
Noir bitume et froid béton au dehors,
de la magie ne restent plus que landes.

Vincent Biwer

Miel d'or, cire pâle de l'ouvrière abeille
doivent croiser l'heureux vol du papillon.
Sans inspiration, incessantes veilles
en chrysalide laissent la création.

Papillons blêmes virevoltant en brumes,
essaims brisés de la fin des frimas.
Minces ailes malades du choc de l'écume,
frêles cendres de neiges à Fukushima.

En les nefs folles des imbus bateliers
battent les fêtes en dépit des vents naissants.
Éperdus de certitudes enfiévrées,
dérivent les sociétés vers le dément.

Quand l'aigre orage nocturne la Lune dérobe,
hurle le chacal aux flancs émaciés.
Lorsque les crises grondent, les discours xénophobes
ressuscitent l'ombre d'antiques guerres oubliées.

Scorpions bleus, lucioles d'or et dragons d'eau
peuplent les rivages de la grande sagesse.
De l'imaginaire, seuls se moquent les sots,
car le rêve se révèle la vraie richesse.

Quatre questions à Yann Quero
par Stéphane Dovert

Yann Quero, vous confessiez dans le n°6 de la revue* Pantoun *que vous aviez longtemps été effrayé par la poésie ce qui explique que vous ayez seulement commencé à en écrire en 2012. Vous en publiez désormais beaucoup. Que vous apporte-t-elle en tant qu'auteur par rapport aux autres genres littéraires ?

De fait, la poésie me faisait peur. En même temps, je travaillais sur des sujets environnementaux et géopolitiques graves et j'avais besoin d'exutoires. Je me suis donc lancé en poétique par envie de légèreté, pour jouer avec et sur les mots, parfois par pure fantaisie ou pour le plaisir des sonorités et des assonances, ce qui est n'est pas forcément facile à introduire dans le roman, sous peine de devenir rapidement illisible.

Plus structurellement, la poésie me permet de travailler la concision, le concentré, l' « essence » des choses, comme pour un extrait alchimique ou un parfum. Pour rester dans l'analogie olfactive, un roman ou une longue nouvelle s'apparente à une traversée de paysage. On passe d'une lande à une forêt ou à des montagnes, et chaque terre ou chaque végétation va diffuser ses senteurs, de la terre humide à la lavande ou aux effluves de résine. De la même manière, chapitre après chapitre, l'écriture romanesque constitue un voyage à travers des centaines de situations et d'émotions. La poésie en revanche demande une capacité à rassembler un ensemble de sentiments ou d'idées en quelques mots ou images, afin qu'ils révèlent leur fragrance à partir d'un bouquet condensé.

Les pantouns, comme les haïkus ou les tankas que vous affectionnez également sont des formes contraignantes. Si vous deviez les comparez, comment définiriez-vous leur vertus respectives ?

Dans un ordre chronologique, je me suis intéressé au haïku avant d'approfondir le pantoun puis le tanka. Le haïku m'a justement permis de travailler sur la légèreté, même si le premier que j'ai écrit concernait Fukushima... Il y a une sorte de détachement, de distance esthétique dans le haïku, que l'on retrouve dans les jardins zen et qui est probablement sans équivalent dans le monde, même si les haijins japonais contemporains abordent aussi des sujets graves, surtout depuis Hiroshima. En même temps, il faut accepter modestement notre incapacité d'Occidental à ne jamais pouvoir comprendre la culture de ce pays. En outre, écrire des haïkus en français présente des contraintes parfois dérangeantes en raison de la syntaxe de la langue française, surtout quand on veut respecter la règle des trois vers en 5/7/5 syllabes. Cette concision du haïku me frustrait également un peu. En effet, j'avais beau vouloir être bref, j'étais parallèlement toujours tenté d'y mettre plus de sens... « trop de sens » m'ont parfois dit certains haijins.

C'est sans doute ce qui m'a poussé à approfondir l'écriture du pantoun, d'autant que j'étais familier avec le malais et l'indonésien, ce qui m'offrait un accès direct à la poésie originale. Le pantoun traditionnel joue sur deux idées, l'une imagée ou masquée, l'autre plus explicite ou explicative, ce qui correspond plutôt bien à la polysémie que j'introduis dans mes écrits avec plusieurs niveaux de lecture.

Le pantoun présente toutefois la contrainte forte de la rime AB/AB et de sa brièveté. Cela m'a rapidement amené à les lier ou à les enchaîner. Une majeure partie des textes que j'ai retenus pour ce numéro spécial relève d'ailleurs de cette pratique. Le pantoun lié est aussi un genre ancien, avec généralement le deuxième et le quatrième vers du premier quatrain qui deviennent les premier et troisième du suivant. Personnellement, je trouve cela un peu répétitif donc je ne répète généralement que le deuxième vers, qui devient l'accroche du pantoun qui suit. Cette approche me permet d'être plus « narratif » comme me l'a notamment fait remarquer Georges Voisset.

Pour échapper à la contrainte de la rime, qui n'est pas adaptée à tout, je reviens aussi régulièrement au haïku et surtout au tanka, qui est un haïku en 5/7/5 syllabes suivi de deux vers de 7/7 syllabes. Le tanka n'est pas rimé, mais il est structuré en deux parties comme le pantoun, les deux derniers vers venant éclairer le sens du haïku initial. Et le tanka peut aussi se décliner sous forme liée, ce qui donne la possibilité de s'extraire de l'allusif pour construire un propos plus continu et porteur de sens complexes, au risque de déplaire à des puristes. Mais la poésie est aussi un art de la transgression...

Vous avez retenu les œuvres d'un jeune graphiste pour illustrer ce numéro, pouvez-vous nous parler de ce choix ?

La directrice des éditions Arkuiris, Loan Treca, m'a fait découvrir le travail de Vincent Biwer. Elle reçoit régulièrement des messages d'artistes qui proposent des illustrations pour de futures couvertures et elle m'a envoyé un lien vers le site *DeviantArt* où Vincent Biwer présentait un certain nombre de ses œuvres. J'ai tout de suite été impressionné. J'ai moi-même fréquenté les Beaux-Arts (dans une vie qui me semble bien antérieure) et là, j'ai senti qu'il y avait vraiment quelque chose. Vincent Biwer ne le cite pas dans ses inspirations, mais je trouve qu'il y a du Rembrandt en lui, un sens de la couleur, de la composition, de la justesse du trait, même lorsqu'il est vif comme un coup de brosse gestuel. Je crains que l'art contemporain ne laisse plus trop de place à des peintres comme lui, mais j'espère qu'il pourra faire une grande carrière dans d'autres domaines comme l'illustration ou la bande dessinée.

Vincent Biwer

Finissons si vous le voulez bien par vos romans. Que ce soit* L'Ère de Cain, Le Procès de l'Homme Blanc *ou* L'avenir ne sera plus ce qu'il était*, ils sont chargés de nombreux messages. On sent que vous souhaitez en faire des plaidoyers en faveur de l'environnement, des minorités, contre le changement climatique, etc. Quels sont selon vous les avantages de la fiction dans ce type de perspective ?

Je voudrais commencer par ajouter que mon dernier roman traite d'un voyage dans le temps pour faire revenir Mozart dans le présent et lui demander d'écrire un opéra d'après *La Tempête* de Shakespeare, il m'arrive donc aussi d'écrire des romans moins engagés. Mais globalement c'est vrai, je suis inquiet, particulièrement à propos des questions d'environnement. Outre mes romans, j'ai d'ailleurs amorcé la coordination d'une trilogie d'anthologies de nouvelles thématiques sur ce qui constitue probablement les plus grands dossiers actuels : le réchauffement climatique, le nucléaire et les OGM. La première est sortie en 2014, celle sur le nucléaire est à paraître début 2016, et l'appel à textes sur les OGM est en cours.

J'ai le sentiment que face à tous les discours politiques, économiques ou scientifiques, les citoyens se sentent désemparés ou ne savent que faire en ayant l'impression qu'il s'agit de questions de « spécialistes ». La fiction, notamment l'anticipation, mais également la poésie, me paraissent des moyens de faire percevoir aux gens qu'il s'agit de leur avenir, ou de celui de leurs enfants et qu'il faut prendre conscience des enjeux. Même s'il s'agit de sujets graves, je m'efforce aussi de rechercher de la légèreté. Ainsi, plusieurs des vingt-huit nouvelles qui composent les deux premières anthologies précitées jouent sur des registres humoristiques ou poétiques. On peut donc aborder des thèmes sérieux avec le détachement d'un haijin parlant d'Hiroshima, en essayant de rendre compte de « l'insoutenable légèreté de l'être », pour reprendre le magnifique titre d'un roman de Milan Kundera.

Tatouage de pierre

Au creux du temps est un tatouage de pierre,
labyrinthe dont nulle ne connait l'issue.
Maintes fois en rêve, j'ai parcouru ses terres,
désespérant de ne l'avoir vaincu.

Labyrinthe dont nul ne connait l'issue,
prend souvent la forme têtue de ton corps.
Dédale mental laissant mon cœur à nu,
torture mon être de l'éveil à la mort.

Prend souvent la forme têtue de ton corps,
sombre parcours agité de mes nuits.
Me laissant gisant d'un malfaisant sort,
les songes de combats que tout espoir fuit.

Sombre parcours agité de mes nuits,
pourtant, jamais je n'y renoncerai.
Rêves noirs, parfois, valent mieux que mille vies,
si te voir, ils me permettent à jamais.

Vincent Biwer

Vincent Biwer

Vincent Biwer

Vincent Biwer

Les images de cette page sont parues dans le récit
La Ballade de Lucienne Jourdain
de l'écrivain Tullio Forgiarini,
Luxembourg, Hydre Éditions, 2015.
http://www.hydreditions.eu

Pantouns d'amour et de sentiments

Larmes de sang, cendres d'âmes ou d'esprits,
foules d'ombres dans la nuit évanescente.
De l'obscurité, folle pensée surgit,
damnant nos cœurs de frayeurs indécentes.

En îles submergées, déborde la passion,
comme une rafale aveugle déracine l'if.
Mon cœur saoul dérive en déraison,
ivre à chavirer pour ton corps rétif.

Harpie ou chimère aux yeux de Chimène,
le cœur des amants, on ne peut prédire.
À tant de délires, la passion nous mène,
sans que leçon on n'en puisse déduire.

Ton visage en dessein de providence,
coup de dé n'abolira le hasard.
Se rencontrer n'est pas coïncidence,
mais se séparer mène au désespoir.

Pâle portrait au contraste évanoui,
image de souvenirs anesthésiés.
Notre mémoire comme la photographie
voit la dureté des traits s'effacer.

Comète glacée en ciel céruléen,
crisse l'azur, indifférente aux nuages.
Cruelle beauté me laissant pour seul bien
ton inaccessible sourire en mirage.

Vermillon des lanternes traçant la piste,
de celles qui ont tout perdu désormais.
Aux bordels du quartier des plaisirs tristes
ton sourire ne m'appartiendra jamais.

Vincent Biwer

Sous l'arcade d'un pont aux brunes planches disjointes,
le reflet d'un lotus se rêve en gué.
Bien avant que l'aube incertaine ne pointe,
tes yeux, d'étoiles, ma nuit, ont ponctué.

Palette d'Arlequin, de rosée vernie,
pleure en dépeignant l'amour qui fuit.
Arc-en-ciel réfractant à l'infini
le mariage du Soleil et de la pluie.

Vincent Biwer

Ballades à Gaïa

Par Yann Quero. Version en 13 pantouns
Le 1er pantoun a été publié dans le n°4 de la revue Pantouns *en janvier 2013, une version en sept pantouns est parue dans le n°6 en mai 2013.*

Silencieuses forêts sans bruissement,
ni parfum, telles du serpent une mue.
Pâle copie de jungle sans orang-outan,
palmiers à huile à perte de vue.

Idole sauvage qu'à peine drosse du regard
des touristes sans nombre, en vagues dévêtues.
Orchidée diaphane, ultime avatar
d'antiques et vaporeux démons déchus.

Rampant, triste, en égaré du déluge,
son destin moins fossile que le dodo.
Écailles et crocs assurant son refuge,
survit, seul, le varan de Komodo.

Arbres coupés, déroulés, déroulés,
en une danse jusqu'à l'ivresse de l'oubli.
Nobles mérantis en contreplaqués,
ainsi finissent les bois d'Indonésie.

Chassée au vent, la graine de séquoia,
plane, seule, à l'insu de toi et d'autrui.
Ce qui pour demain vraiment comptera,
n'est souvent guère perceptible aujourd'hui.

Blafarde chitine déchirée à tâtons,
et le hasard des couleurs s'épanouit.
De chrysalide en papillon,
va le mystérieux cycle de la vie.

Enfant de déraison, souffle mortel
aux forêts brûlées de fauves animaux.
Torrides sécheresses embrasant Noël,
par le fol dérèglement d'El Niño.

Flots de larmes brunes désormais sans âme,
jungles évanouies aux modernes fléaux.
Coulent les eaux boueuses de la Mahakam,
charriant les riches entrailles de Bornéo.

Savants singes par la fleur rouge fascinés,
tels des enfants jouant avec le feu.
De par l'illusion du nucléaire grisés,
les hommes de l'atome se prennent pour des dieux.

Hirondelle ne fera plus le printemps,
muguet en mars, canicules en été.
Confrontés aux dérèglements du temps,
les hommes ne savent plus à quoi se fier.

Horizons blêmes, avenirs de cendres,
dont nul ne souhaite écouter l'augure.
Amer et sombre destin des Cassandres,
moquées de prophétiser le futur.

Galet plat et poli au bord de l'onde,
lac lisse par le calme silence épanoui.
Dans une douce rondeur, rayonne la paix profonde,
comme une fleur endormie d'origami.

Pluie sur le toit, ressac sans fin des vagues,
En idiomes inconnus, Gaïa espère.
Vacuité des hommes modernes qui divaguent
de ne comprendre la voix de la Terre.

Lucioles
Paru dans la revue *Le Capital des Mots*, mars 2013.

Lucioles scintillant au fil des rivières,
bégayant la vie en âmes égarées.
Au cœur perdu, tisse une poudre de lumière,
vain chemin vers une illusoire clarté.

Bégayant la vie en âmes égarées,
tremblent les abeilles par l'orage étourdies.
À ton miel, mes lèvres ne sauraient goûter,
tant tes noirs regards m'en versent la lie.

Tremblent les abeilles par l'orage étourdies,
au ciel sombre nul n'espère plus le printemps.
Amour de jeunesse en peine infinie,
d'une blessure éternelle scelle mon temps.

Au ciel sombre nul n'espère plus le printemps,
et pourtant, toujours le doux rêve surgit.
L'obsidienne de tes yeux en vers luisant,
étincelle en folle invite à la vie.

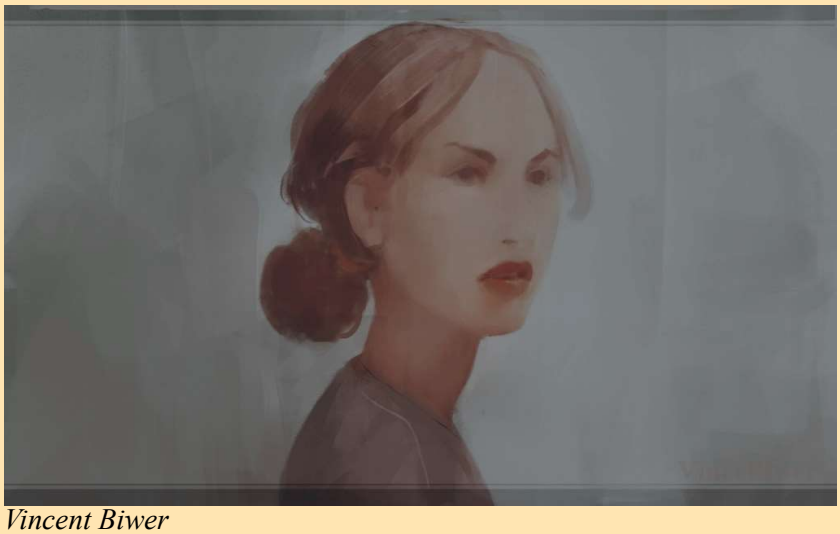
Vincent Biwer

Mourir sous les ardents crocs d'un vampire

Mourir sous les ardents crocs d'un vampire
à l'haleine rance de siècles vagabonds.
Se faner, rien ne saurait être pire,
sous l'humble ombrage des tilleuls pudibonds.

À l'haleine rance de siècles vagabonds,
le lycanthrope diffère du veule chien.
Mieux vaut être misanthrope hors salons
que vil nécrophile ou Tartuffe bon teint.

Le lycanthrope, du veule chien diffère
comme le zombie sanguinaire d'une momie.
Assumer ses sourdes pulsions libère
bien mieux que de refouler ses envies.



Vincent Biwer

La matrice des fantômes

La matrice des fantômes résonne au cœur
des landes perdues d'un Éden oublié.
Tremblante d'irrationnelles peurs et de pleurs,
l'enfance refuse de se laisser dompter.

Des landes perdues d'un Éden oublié.
émergent les ombres de démons solitaires.
L'esprit, sur le matériel verrouillé,
peine à chasser l'angoisse des cimetières.

Émergent les ombres de démons solitaires,
quand sonnent les heures des longues nuits sans lune.
Vampires, chiens-loups ou lycanthropes
s'échappent des grimoires d'antiques runes.

Quand sonnent les heures des longues nuits sans lune,
s'éveillent les vains spectres des amours déchus.
De toutes mes peines, si je n'en gardais qu'une,
ce serait celle de t'avoir perdue.

Passe le reflet de la lune

Passe le reflet de la lune sous la brume,
en un lac aussi sombre que l'obsidienne.
L'or de tes yeux se borde d'une triste écume
à l'évocation de nos plaies anciennes.

En un lac aussi sombre que l'obsidienne,
tombe la pluie nocturne en ondée sauvage.
Crinière folle, ta chevelure dans la mienne
jette une ombre de jais aux blancs de mon âge.

Tombe la pluie nocturne en ondée sauvage,
couvrant le son d'une cloche fêlée.
Trilles d'un rire espiègle refusant les cages
relèvent ma monocorde voix trop zélée.

Couvrant le son d'une cloche fêlée,
rage la mer, défiant le soleil couchant.
Cris et pleurs, chagrins toujours affolés
n'ont retenu nos sentiments mourants.

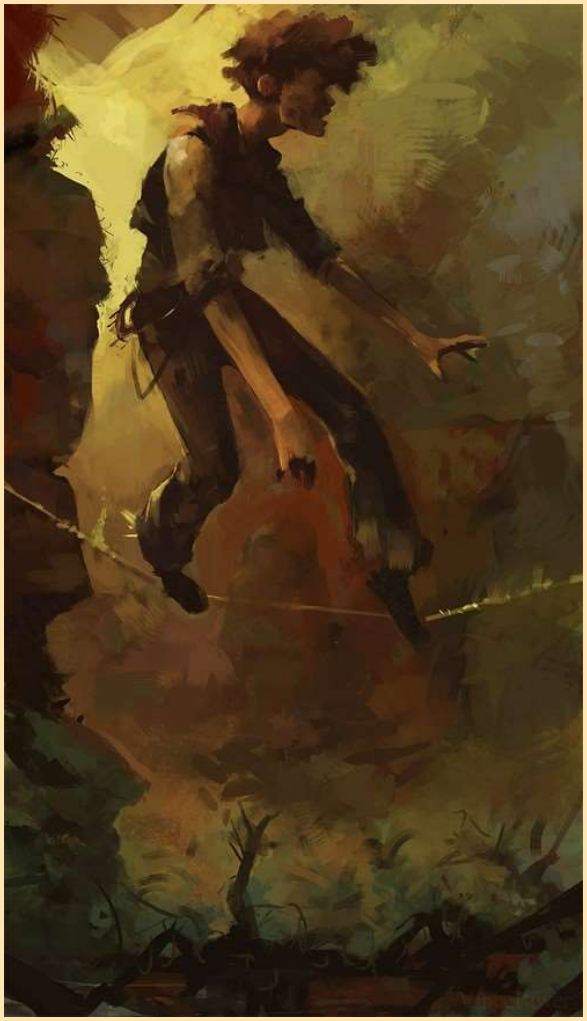
Rage la mer, défiant le soleil couchant
fracassant d'impassibles bancs de sables.
Quand l'indifférence s'impose aux amants,
s'entredéchirent les désirs misérables.

Fracassant d'impassibles bancs de sables,
les vagues ne peuvent éloigner le rivage.
De t'oublier, je ne suis pas capable,
même si la voie est de tourner la page.

Les vagues ne peuvent éloigner le rivage,
pas plus qu'une montagne ne sait disparaître.
Affronter de nos querelles les orages
m'abattrait moins qu'avec toi ne plus être.

Pas plus qu'une montagne ne sait disparaître,
au crépuscule le fleuve se fond en neige.
L'amour, dont le regret va se repaître,
sur mon cœur transi gèlera son piège.

Vincent Biwer


Vincent Biwer

Sextuor de l'Homme

Fruit d'une pomme mordorée au ver rampant,
animal bipède au corps nu d'un rien.
Progéniture damnée d'Ève et d'Adam,
d'avoir voulu découvrir Mal et Bien.

Avide de puissance et assoiffé d'or,
déchiré au cœur même de ses entrailles.
Descendant de Prométhée et Pandore,
dont la curiosité, la chair, entaille.

Entre croyance et raison qui s'écartent,
vivant de contradictions en truismes.
Fier héritier du Christ et de Descartes,
poussant la foi jusqu'au matérialisme.

Métis improbable de singe et de faune,
dans un monde désenchanté et maudit.
Enfant de Darwin et d'un Freud atone,
ayant deux fois perdu le paradis.

Rêvant de conquérir atomes et airs,
tombeur de tant de secrets et de voiles.
Cousin de van Brown et d'Oppenheimer,
pieds irradiés et tête dans les étoiles.

Tissant un avenir virant aux cendres,
tel un taureau à l'abattoir qui meugle.
Sera-t-on fœtus mort-né de Cassandre,
au doux visage, qui se voulait aveugle ?

Ondulations immobiles

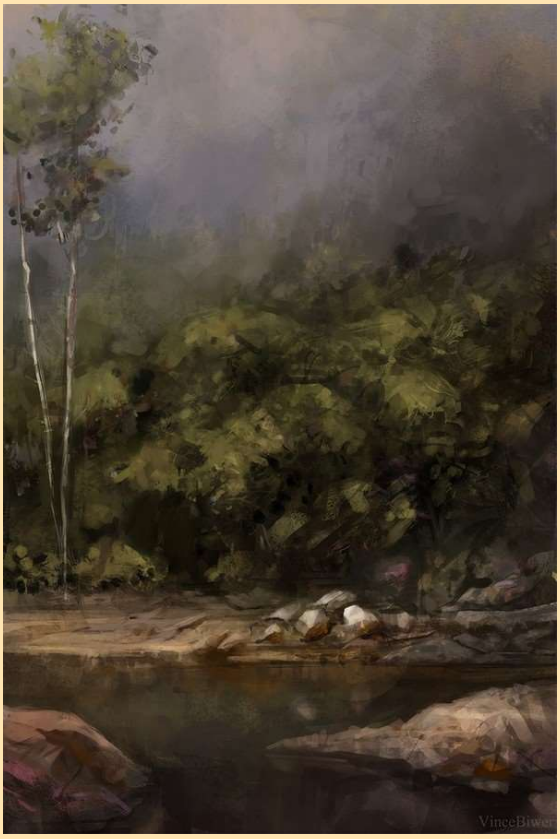
Ondulations immobiles de graviers,
masses de granit caressées de sillons.
Parfois le minéral, en gestes altiers,
mime majestueux, de la vie, les haillons.

Masses de granit caressées de sillons,
couvrent leurs secrets de lichens safranés.
Dans chaque jardin zen, sous les gris billons,
une pierre échappe aux regards dérobés.

Couvrent leurs secrets de lichens safranés,
les carapaces de tortues centenaires.
Les couples chuchotent des paroles surannées,
telles un long amour refusant l'hiver.

Les carapaces de tortues centenaires
font au lac de fugitives arabesques.
Rigide ou liquide, d'eau ou bien de pierres,
de signes sourds, Gaïa tisse ses fresques.

Font au lac de fugitives arabesques
fleurs de cerisiers aux ailes figées.
Se riant, malicieux, des arts grotesques,
le vent dessine en pétales colorées.



Vincent Biwer

Vincent Biwer

L'échanson triste

Vidangeur de tonneaux, l'échanson triste
rêve d'hydres sanguinaires en versant son vin.
Les mythes d'hier enrichissent les copistes,
et nourrissent l'imaginaire de demain.

Rêves d'hydres centenaires, renversant en vain
l'alambic des élixirs de jeunesse.
Foudroyé par d'alcooliques noirs venins,
le buveur distille sa vie sans sagesse.

L'alambic des désirs verse sans liesse
aux Bacchus et satyres cherchant l'oubli.
L'ivrogne au désespoir toujours professe
qu'il faudra boire la coupe jusqu'à la lie.

Bacchus au teint de porphyre cherche l'oubli
des naïades barbares dans le sang des fruits.
Chagrin d'amour se noie dans l'eau-de-vie
sachant que la lucidité le fuit.

Les naïades barbares boivent le sang des morts
comme les vampires sucent les fluides moribonds.
Les cervelles voraces d'événements forts
se repaissent des drames comme des pires poisons.

Sombres vampires avides de breuvages abscons
se voudraient ogres gavés de lourdes chairs.
Les sociétés chassent leurs moindres démons
pour s'enfermer dans de plus glauques enfers.

Se voudraient vampires gavés de claire lymphe,
les vierges sacrifiées aux mâles gynécées.
Il n'est de pire torture que d'être une nymphe
abandonnée à la lubricité.

Les vierges sacrifiées aux mâles gynécées
soupirent en rêvant aux tristes échansons.
Aux espoirs vainement imaginés,
font toujours écho de frêles chansons.

Verre brisé aux yeux sans sommeil

Verre brisé aux yeux sans sommeil, griffé
du rasoir du temps aux cent-mille douleurs.
Rester loin des miroirs car leur fil ne saurait refléter
l'âme de ton être et les larmes de tes pleurs.

Du rasoir du temps aux cent-mille douleurs,
coule un sang que seule la sagesse étanche.
L'âme de ton être et les larmes de tes pleurs.
ne peuvent supporter cette blessure franche.

Coule un sang que seule la sagesse étanche,
des veines de tes bras sur la froide blancheur.
Ne peut supporter cette blessure franche,
le corps glacé aux juvéniles ardeurs.

Vincent Biwer

Bulles de sentiments

Films parfumés, entre sphères vides et vents,
bulles emportées par la pensée d'une boucle.
Empreintes enlacées des tendres amants,
bâtissant sur le sable l'ombre d'un couple.

Bulles éclatées par la levée d'un souffle,
trop fragiles pour une ondée de printemps.
Quand les sentiments oublient d'être souples,
sombre l'amour comme un navire d'antan.

Bien trop fragile pour résister au temps,
croule l'émotion sous le poids de l'oubli.
Comme on voudrait aimer éternellement !
alors que rien ne résiste à la vie.

Vincent Biwer

Loin de Fukushima

Libellule bleutée, regards cloisonnés,
danse sous le vent bien loin d'Hiroshima.
Amers pollens des camélias cendrés,
alvéoles de ruches aux rayons gamma.

Dansent dans le vent loin d'Hiroshima,
pétales de cerisiers aux rêves roses.
Qui voudra oublier Fukushima,
dont les pâles fleurs vénéneuses sont écloses ?

Pétales de cerisiers aux rêves roses
sèment l'espoir d'un monde vert, loin de Tokyo.
En un jardin zen, la mésange se pose
pour toujours se rapprocher de Kyoto.

Sème l'espoir d'un monde vert, loin de Tokyo,
façades de verre aux gris reflets pâlis.
Enfant, demain, préfère chatons et chiots
aux machines lustrées et béton sans vie.

Façade de verre aux gris reflets pâlit
face à l'ardeur d'un bourdon baladeur.
Puisse les hommes réaliser leur folie
et changer avant que Nature ne meure.

Ton scalpel est plus doux...

Sur le gravier roide du chemin des pleurs,
mes genoux cherchent la voix de la sagesse.
Aveugle morsure froide de la douleur,
ton scalpel est plus doux que la tristesse.

Mes genoux cherchent la voix de la sagesse,
pèlerin banni dans un monde sans foi.
Chamane ou messie que le monde oppresse
à seulement prendre le matériel pour loi.

Pèlerin banni dans un monde sans foi,
autre que des oripeaux vides de sens.
Coups et huées attendent celui qui voit,
confronté à haine et intolérance.

Vincent Biwer

Pour moi la vie ne saurait finir
Publié dans le cadre du concours
"Dis-moi dix mots", mars 2013

Voilà le temps de baisser le rideau,
mais pour moi la vie ne saurait finir.
L'atelier de l'artiste devient caveau,
quand plus aucun cachet ne veut quérir.

Mais pour moi la vie ne saurait finir,
son bouquet encore embaume mon âme.
Des savoir-faire je n'ai pas à rougir,
quand de mon art ils animent la flamme.

Son bouquet encore embaume mon âme,
en faisant mille passions jaillir et sourdre.
Solitaire ou d'équipe les rires brament,
vis-à-vis des yeux ne voyant que poudre.

En faisant mille passions jaillir et sourdre,
la vie pousse à protéger la beauté.
Gardant le cœur prêt pour les coups de foudre,
car l'unique toujours peut recommencer.

V2

Telle une viande sauvagement dévorée
dans les couverts d'une vaisselle de vermeil.
Les serviteurs de la virilité
pour sévir font souvent preuve de merveilles.

Visages à vif, dépourvu d'avenir
violemment revu par le vitriol.
Victimes vaincues par trop de souvenirs
ravivant les rêves pervertis des viols.

Vincent Biwer

V5

La vérité vacille aux vaines vagues,
végétant comme le varech avarié.
Quand les vocations véritables divaguent,
ses vestiges virent aux volitions viciées.

Envenimée, une vraie ferveur vibrante
se convertit en veule aveuglement.
Qu'avenir soit voyage en épouvante,
relève de la volonté des votants.

Vois de la vacuité le vrai visage,
violentant l'avenir de vilains vœux.
Que ta vertu éventre le verbiage
des vicaires déversant leurs vices véreux.

Vas où les vipères trouvent envie à vivre,
si le mauvais tu veux vitupérer.
Les voyous savants louvoient comme des vouivres,
voilant leur violence en vétilles variées.

Vomis le bavardage vociférant
des vulgaires vantards aux voix de vautours.
Les vétérans d'un service vigilant,
couvent des vipères au venin de velours.

Valse sur les ruines des royaumes enchantés

Valse sur les ruines des royaumes enchantés,
toi dont les pieds légers abhorrent le plomb ;
qu'un son pur balaye les hymnes guerriers,
en un hymen pacifique et fécond.

Chante les ritournelles de rimes inversées,
négligeant la gloire de lauriers absconds ;
moquant les ineptes victoires magnifiées,
troque lyre, fifre et arias au clairon.

Peins les aveugles firmaments étoilés
dont nul regard ne cerne l'horizon ;
comme une nuit sans veille d'amants émaciés,
dans un désert de sentiments sans nom.

Compose les vertes symphonies d'été,
oublieuses des changements de saisons ;
comme tu souhaiterais pouvoir consoler
les soldats de l'hiver, une balle au front.

Sculpte l'infinie foule des corps entravés,
sûrs de mourir pour de bonnes raisons ;
galbant les membres d'argile ensanglanté,
comme si tu voulais les prendre au démon.

Écris de ton sang les rares vies passées
à refuser l'arrivée des typhons ;
vers un monde modestement apaisé,
plus que tristement avide et glouton.

Use de tes arts pour la liberté,
car elle seule mérite toutes les passions ;
use de tes arts pour la vérité,
car l'homme doit faire face à la déraison.

Vincent Biwer

Trois micro-textes de 300 signes.
Orchidée a été retenu pour la sélection finale du prix Pépins 2013,
et publiée dans la revue Géante Rouge *en octobre 2014*

Orchidée

Idole sauvage qu'à peine drosse du regard
des visiteurs d'autres mondes, dévêtus.
Orchidée diaphane, ultime avatar
d'antique et vaporeux démon déchu.

Un touriste approche, ravi des couleurs,
de la fleur désireux de s'emparer.
L'orchidée, loin de sombrer dans la peur
de son pistil préfère l'empaler.

Papillons blêmes

Papillons blêmes virevoltant en brume,
d'essaims brisés de la fin des frimas.
Mince phalène malade du choc de l'écume,
frêle cendre de neige à Fukushima.

Du velouté de ses ailes, frôle les gens,
dans les gênes semant sombre présage.
Brisant l'ADN d'innocents enfants,
cancers et mutations en héritage.

Vincent Biwer

Komodo

Rampant, triste, en égaré du déluge,
son destin moins fossile que le dodo.
Écailles et crocs assurant son refuge,
survit, seul, le varan de Komodo.

Parfois, sur le temps, le monstre a revanche,
quand un naïf voyageur il dévore.
Son âme alors rageusement s'épanche,
d'honorer la mémoire des dinosaures.

Quelle est de toutes, la plus grande qualité ?
Fable en forme de pantoun

Le roi-lion questionne son aréopage :
– Quelle est de toutes, la plus grande qualité ?
– Rien ne saurait dépasser le courage !
déclare le fier vieux buffle avec sûreté.

– Quelle est de toutes, la plus grande qualité ?
interroge le monarque insatisfait.
– Ne serait-ce pas en fait l'humble bonté ?
suggère le babouin très sûr de son fait.

Vincent Biwer

– Que non ! rage le monarque insatisfait.
Paniquée, la cour ne sait que répondre.
– La ruse ? ose la hyène d'un ton contrefait.
– La grâce ? glisse la grue au risque de confondre.

Paniquée, la cour ne sait que répondre
face au furieux souverain courroucé.
Même les libres lionnes, en larmes se mettent à fondre
devant les chacals aux gueules retroussées

Face au furieux souverain courroucé,
vient la brebis au faciès cramoisi.
Sans hésiter, tous de la dévorer
pour qu'elle ne puisse jamais dire : « courtoisie ».

Vincent Biwer

Le temps des cerises oublié
Paru dans la revue Pantouns *n°11, juin 2014.*

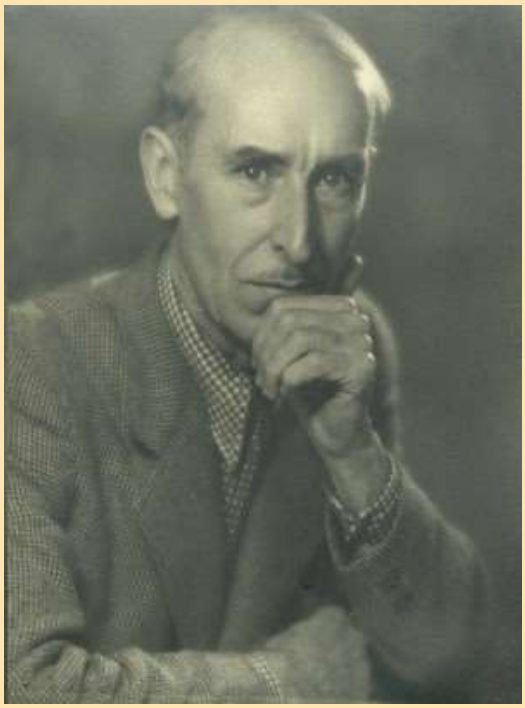
Rengaine, éternité d'un jour trop long,
quand l'accordéon au bal fait écho.
Guinguette en bord de Marne, jeunes filles chantons !
Pas une brise ne rompt le sommeil de l'eau.

Quand l'accordéon au bal fait écho,
tendres baisers échangés dans les remises.
Absinthe et frais muscadet coulent à flots,
la musette fredonne le temps des cerises.

Tendres baisers échangés dans les remises,
à l'ombre de vibrantes tonnelles aux fleurs blanches.
Lavandières en jupons, hommes en chemises,
canotiers et casques d'or des dimanches.

À l'ombre de vibrantes tonnelles aux fleurs blanches,
sourde touffeur qui ne saurait s'achever.
Moiteur négligée, les couples se déhanchent,
au prix de la sueur des corps rapprochés.

Sourde touffeur qui ne saurait s'achever,
qu'en emportant les éternels étés.
Si proche, le temps des cerises oublié,
gronde le sombre orage en fin de soirée.



Henri Fauconnier, collection R. Fauconnier.

Pantoun secret, en hommage à Henri Fauconnier

Par Yann Quero

Henri Fauconnier a publié une série de pantouns dans son célèbre roman *Malaisie*, lauréat du prix Goncourt 1930. À ces textes connus, dont une traduction a été donnée dans la version parue aux éditions du Pacifique en 1996, pourrait être ajouté un dernier pantoun secret.

Même s'il est étrangement rimé, un fragment de pantoun sous forme de chant désabusé est en effet devinable dans la dernière nouvelle d'Henri Fauconnier publiée en 1938 dans le recueil *Vision* ,un souvenir de guerre à l'inspiration dantesque.

Au début de ce texte (page 280), Fauconnier cite entre guillemets les paroles d'une mélancolique romance chantée par de jeunes soldats épuisés :

« Ferme tes jolis yeux – Car tout n'est que mensonge
– Le bonheur n'est que mensonge… »

L'éclairage de cette première strophe peut être cherché dans deux autres lignes à la fin de cette même courte nouvelle de *Vision* (p.296) :

Qu'espères-tu ? Voici la réponse de Dieu.
Il n'y a rien de plus sur la Terre…

En combinant ces deux passages, et si l'on ose ajouter un ultime mot, on parvient à un pantoun épitaphe :

Ferme tes jolis yeux – Car tout n'est que mensonge
Qu'espères-tu ? Voici la réponse de Dieu.
– Le bonheur n'est que mensonge…
Il n'y a rien de plus sur la Terre… Adieu…

Varia

Pantouns de Voeux

C'est la fin du jour, c'est la fin de l'an
Mais vois : déjà les mimosas ont fleuri
Ce fut une année pleine de sang
Mais vois : à Noël une petite fille a souri

Jean-Claude Trutt

Vincent Biwer

Quand l'arbre commence à pencher,
Les singes s'en vont.
L'année du singe à peine commencée,
Nos arbres cultivons.

Eliot Carmin

Pantoun de l'an neuf

Les eaux de la Garonne
bercent tendrement leurs carrelets.
Le nouvel an bourgeonne
je caresse de jolis projets.

Patricia Grange

Sur la colline de Malacca
Poussent sapins et palmiers
Loin des colères et des fracas
A tous à chacun bonne année

Serge Jardin

Ecoutez bien l'enfant qui tète,
C'est la chanson du bois au feu.
Le souffle court, il vient de naître
Le Nouvel An – l'ancien, adieu !

Marie-Dominique Crabières

Suite de pantouns échangés sur les pantouns de Cédric Landri :
« Le lichen est un amour »
Prix de l'Originalité de l'AFP en 2015, publié dans le n°15 de la revue *Pantouns.*

Ce treize novembre fut mauvais jour...

Plein de petits univers
sur le ventre du pommier.
Tant de gens des plus divers
coexistent dans ce quartier.

Revêtu de son déploiement gris
le vieux chêne survit à l'hiver.
Malgré la crise il y a survie
grâce à Vie Nocturne et Concerts.

Sublime approche, douces mousses,
par les lichens se font draguer.
Soudainement les portes poussent -
des exaltés qui vont tuer.

Des longueurs végétales
se déploient sur l'écorce.
Déjà des corps s'affalent,
un cauchemar s'amorce.

Tout le corps d'un hêtre
étoile de thalles.
Tout le corps d'un être
s'étoile sous les balles.

Peut-il, l'arbre, siffloter
les chansons des taches rondes?
Peut-on encore chantonner
à voir du sang les taches rondes?

Les feuilles scandent Symphonies
pour thalles patients qui s'étalent.
Scandant Marseillaise ou litanies
plus de patience : bombes en rafale.

Le lichen est un amour
rapprochant deux imparfaits.
Ce treize novembre,
au nom d'Allah que de mal fait !

Kistila

Vincent Biwer

Varia
Pantouns d'amour

Sari multicolore
Le tendre arrondi de son ventre
Son corsage fermé d'une agrafe
Les muscles puissants de ses reins.
Séisme en technicolor
Son sourire en est l'épicentre
J'en suis le sismographe
Qui note tout et n'oublie rien.

Michel Betting

Vincent Biwer

L'odeur bien perceptible de chou et de navet
De sa soupe veloutée comme un abricot mûrissant
« L'odeur presqu'imperceptible de muguet
De ses aisselles duvetées comme un cygne naissant »
(D'après Guillaume Apollinaire)

Michel Betting

Le colibri agite la fleur
de battements d'aîles par milliers.
Fébrilité spirale de pleurs,
effet de ma stupidité.

Stéphane Dovert

Vol de corneilles, tintement de cloches
Des arbres, le lent et doux balancement.
Casque sur les oreilles, mains dans les poches
Désarmant, son indolent déhanchement.

Michel Betting

À la survie de l'un
comme au temps suspendu.
L'aventure a sa fin,
la vie nous a perdus.

De ta main que la mienne caresse
tes cheveux blancs en fronde.
À l'âge où l'emporte la tendresse,
sur les torrents du monde.

Stéphane Dovert

D'où sort le soleil qui luit ?
de la Genèse au premier jour.
D'où vient le sommeil la nuit ?
de la fatigue des labours.

D'où vient l'eau fraîche tirée du puits ?
du seau qui tinte au point du jour.
D'où vient ta beauté ma mie ?
de tout ton être, mon amour !

Marie-Dominique Crabières

Pantouns d'amour

La pluie n'est pas moins bleue que l'est la mer,
l'argent est aussi précieux que l'est l'or.
Ce n'est pas l'étoile que mon cœur espère,
mais l'air chaud de ton souffle quand tu t'endors.

Stéphane Dovert

Un soleil glacé, disque glisse
sur les talus d'oubli du soir.
Que ton baiser d'argent s'immisce
Jusqu'à nos lèvres en miroir.

Julien Bourgeon

Vincent Biwer

D'automne, les matins jaunes
ont blêmi : soudain d'hiver.
Toi, pourtant, tu es plus jeune,
puisque je t'aime, qu'hier.

Julien Bourgeon

À Marie-Dominique Crabières

Roulements à billes, ou à aiguilles
épargnent la sueur, préservent le silence.
Bas résille et talons aiguilles
comme une rumeur, comme une onde, elle avance.

Michel Betting

La trace d'un jet dans le ciel,
au milieu de la grande plaine.
Haute exigence cœur infini : elle
ne s'effiloche pas sur des podiums, ma reine.

Jean de Kerno

Ce n'est pas le jardin de pierre
qui a fait fleurir ta mémoire
Une seule croix au cimetière
à jamais assombrit mes soirs.

Stéphane Dovert

Varia
Pantouns dédicace

À la Grèce

Zeus posa sa tête sur les fesses
d'Olympe. Au matin, Athéna lui sourit.
Les idées germaient de la Grèce
comme une transpiration de l'esprit.

Jean de Kerno

Vincent Biwer

À Sitor Situmorang

Les graines de pissenlit virevoltent sur les prairies.
Il neige aussi sur l'avenue des Gobelins.
Je m'agite seul dans mon lit.
Là-bas, il y a ta main.

Jean de Kerno

Pantouns d'ailleurs

Vincent Biwer

En train sans train-train, suite

Le vieux mélèze dessouché
De fourmis zélées grouille.
Sur le quai de gare engorgé
La foule affairée s'embrouille.

Jeune bouleau, rapide pousse !
Il change ainsi souvent de peau.
Quatre lurons se trémoussent
En vantant leurs oripeaux.

Au coucou dans le nid douillet,
Il importe peu qui le pouponne.
Pour que maman cherche son billet
Le contrôleur bébé biberonne.

L'odeur de musc, l'ambrette dégage.
Le mythe en dit autant du dahut.
Monsieur le curé dans son sillage
Traîne l'odeur céleste d'un vieux bahut.

Au cours de son show, la super lune
s'éclipse dans l'ombre en rougissant.
Ève se baisse – oh, la belle lune !
Nul regard qui s'éclipse en rougissant.

Nuages sombres jusqu'à l'horizon,
Dans la rivière montent des eaux brunes.
Qu'a-t-il bu pour vomir tant de poison,
Sa haine des autres et ses rancunes.

Châtaigniers souffrants de guêpes en goguette,
Hiver sans marrons n'aurait le goût d'avant.
Trois retraités truffent de morts leur causette.
Pourvu que je retourne parmi des vivants !

Valéria Barouch

Varia

Par la grande vague
au large de Kanagawa
Pêcheurs surpris.
Par les grandes vagues
de ses sourcils épais et ras
Suis ébloui.

Michel Betting

Quel vent passe sur la plaine
soufflant le chaud après le froid ?
Quel parfum sous les troènes ?
ô, ce bruissement de soie…

À la saison des asphodèles,
qui se souviendra de moi ?
Qui se souviendra de nos peines
nos corps soudain devenus froids ?

Marie-Dominique Crabières

Vincent Biwer

Varia
Pantouns d'ailleurs

Vincent Biwer

Le moindre grain de poussière
à son genre de beauté.
La moindre petite pierre
aime à rouler sous nos pieds...

Le lit sous la tabatière,
au-dessus la voie lactée.
Echappés de la volière,
mille oiseaux en liberté !

Marie-Dominique Crabières

Rarement des mers
Traversent des crêtes.
Souvent des chimères
Traversent nos têtes.

Les papillons pillent,
Fleur plie, se sent nue.
L'esprit s'entortille,
J'oublie, qui es-tu ?

La lune est bulle
En plénitude.
Ma libellule
En certitude.

Moineaux papotent
Dans les feuillages.
Nos voix gigotent
Semblent ramages.

À l'orée des pierres
Se fond un ruisseau.
Quelquefois rivière
Tu fonds en sanglots.

Les plissements du temps
Font naître les orages.
Les crissements du banc
Font éclore ta rage.

Combien de pluies
Sur les corneilles !
Combien tu luis
Quand tu t'éveilles !

La floraison guette
Le rameau frileux.
Quelquefois je quête
Ton regard peureux.

L'aube piétine
Peu la pénombre.
Lente routine
Tu me rends sombre.

La grue fait un carnage
Se détourne de l'île.
On a la vie sauvage
D'un Robinson de ville.

Cédric Landri

Vincent Biwer

Pantouns d'ailleurs

S'estompent flocons
Dans le jour ardent.
S'estompe raison
Dans l'amour naissant.

Râpent les rochers
La brise et le temps.
Râpent préjugés
La bise et le cran.

La pluie se fait pinceau
Du plus bel arc-en-ciel.
Tu peins entre deux eaux
Ta mine de rebelle.

La colère d'un nuage
N'efface pas le soleil.
Le ciel gris de ton visage
Ne cache pas tes merveilles.

Un nuage bafouille
Sa part de brume dense.
Ciel intérieur on fouille
Pour dénicher l'intense.

Cédric Landri

Vincent Biwer

La Chandelle s'est éteinte
sur un espoir d'ailleurs.
Le flot blond de l'absinthe
submerge lentement ma peur.

Stéphane Dovert

De loin la mer n'est pas salée,
de haut le ciel est dégagé.
La vie de sa loupe étriquée,
détaille la poussière pétrifiée.

Stéphane Dovert

Ô cornues glauques et gores
vieux grimoires sous la poussière…
Cueillons, cueillons la mandragore,
elle est la nuit, je suis sorcière !

La barque glisse sur les flots
rêves d'enfant pris dans la nasse.
Longeant marais, vieux roseaux,
la barque vide glisse, hélas…

Marie-Dominique Crabières

Ils fuient, pauvres réfugiés,
leur vie entière dans un ballot !
Quand la faucheuse est dans les blés,
elle fauche aussi les coquelicots...

Marie-Dominique Crabières

Vincent Biwer

Anse Madame,
Suite martiniquaise, op. 2

Lui :

Deux cormorans perchés sur la barque,
l'un à la proue, l'autre sur le moteur.
Deux enfants qu'une existence embarque,
l'un fait le petit fou – l'autre a peur.

La mer est bleue derrière le bourg,
la terrasse bien trop brûlante.
La mer est bleue, le cœur est lourd,
ma peine devenue écrasante.

Remontant le reflet rougi du couchant,
un nageur se perd à l'horizon.
Remontant le cours ébloui de son temps,
l'homme s'éloigne peu à peu des noms.

Contre-pantoun

Mourrai-je dans l'éclair de ce rayon vert
ou sur l'ourlet doré de ces nuages ?
Neige si loin des canons à neige, hiver,
vagues léchant la plage, rhum hors d'âge…

Une mère descend rincer les fesses de son enfant,
le crabe se précipite dans son trou.
Je chanterai mille messes au dieu de l'Océan,
si tu me laisses encore aimer comme un vieux fou.

Elle :

Ballet de fous de Bassan sur la mer,
les pêcheurs ont vidé les nasses sur la grève.
Ballet de doutes fusant dans mon cœur -
ce qu'il aime en moi, c'est son rêve…

Jean de Kerno

Le monde comme il va

Premières lueurs :
Les adolescents adorent
Leurs muscles étonnamment longs,
Leurs abdos savamment sculptés,
Comme des œuvres pleines d'audace.

Premières chaleurs :
Les adolescentes arborent
Leur ventre délicieusement rond,
Leur nombril finement ciselé
Comme des trophées de chasse.

Michel Betting

Vincent Biwer

Vincent Biwer

Fuit-elle l'hiver par l'ivresse,
La guêpe dans ce pinot noir.
Sur nos jours l'hiver s'abaisse.
Croquons le temps avant de choir.

Valéria Barouch

Labours d'automne, la charrue
sillons tracés, plus d'alouettes !
Scène de ménage en pleine rue ;
à hue, à dia, bébé, poussette !

Marie-Dominique Crabières

Le liondent en vieillissant
Sème à tous vents force aigrettes.
De nos parents, en mûrissant
Nous héritons maintes facettes.

Valéria Barouch

Vitre givrées et beaux desserts,
panse remplies et mines ravies.
Les années strient de leurs éclairs,
la voûte céleste de notre vie

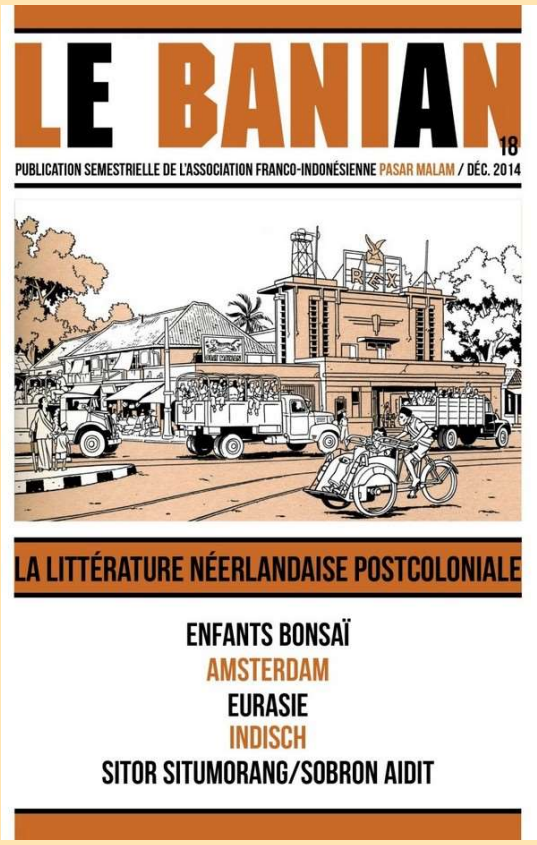
Stéphane Dovert

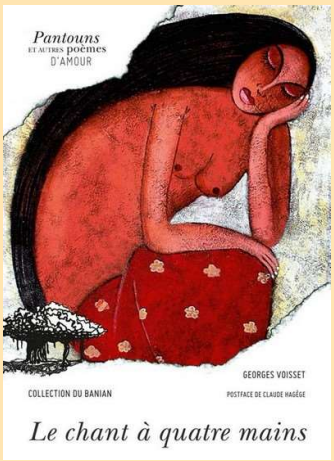
Association franco-indonésienne Pasar Malam

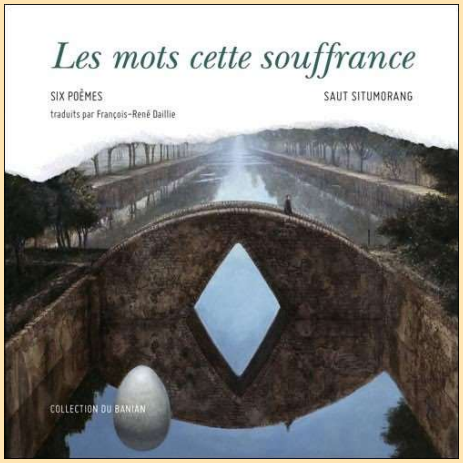
L'association franco-indonésienne *Pasar Malam* (« foire nocturne » en indonésien, en hommage au grand écrivain indonésien Pramoedya Ananta Toer) veut contribuer à la compréhension et à l'amitié entre les peuples français et indonésien.

Fondée en 2001, elle souhaite faire connaître un pays peu connu en France malgré une culture unique et diverse, ancienne et contemporaine d'une grande richesse et d'une grande vivacité.

Outre une revue bi-annuelle, *Le Banian*, l'association Pasar Malam publie des livres de fiction indonésienne, dont des romans, des pièces de théâtre et des recueils de poèmes.







Plus de 120 sonnets indonésiens de Muhammad Yamin à Sapardi Djoko Damono, anthologie bilingue français-indonésien, établie et introduite par Étienne Naveau, Paris, Le Banian, 2015.
Les mots cette souffrance, de Saut Situmorang. Poèmes traduits par François-René Daillie, Paris, Le Banian, 2012
Le Chant à quatre mains. Pantouns et autres poèmes d'amour, bilingue français/indonésien, présentation, commentaire, traduction par Georges Voisset, Paris, Le Banian, 2010.

http://association-franco-indonesienne-pasar-malam.com/fr

Le lecteur face à la boule de cristal ou *Le Procès de l'Homme Blanc* de Yann Quero, lu par Stéphane Dovert

La prescience : le grand rêve de l'homme… ou son pire cauchemar. Connaître son avenir, c'est aussi se voir condamner à le vivre.

Êtes-vous prêt pour le voyage ? Non ? Alors ne lisez surtout pas *Le Procès de l'Homme Blanc* de Yann Quero. Vous y découvririez ce que pourrait bien devenir la vie à Singapour : un Singapour autoritaire, glauque et post apocalyptique ; un Singapour qui figure néanmoins ce qui reste de mieux sur terre comme civilisation.

Étrange ? Surréaliste ? Messianique ? Hélas non justement, en tout cas pas forcément. Yann Quero a écrit *Le Procès* il y a déjà dix ans et voilà ce qu'on y trouve, quelque part dans le deuxième chapitre :

Avec le réchauffement de la planète, l'eau avait tellement monté. De vastes portions des espaces littoraux et des plaines alluviales avaient été submergées (…). Famines, massacres, guerres civiles et exodes désespérés avaient réduit drastiquement la population mondiale. Selon les estimations les plus optimistes, elle était tombée à environ 250 millions. L'humanité avait fait un bond de plus de deux mille ans en arrière et personne ne savait s'il fallait envier les vivants.

Le chapitre 5 nous éclaire ensuite sur le jeu implacable des liens logiques :

Pour assouvir leur désir de confort et de luxe, les Occidentaux n'avaient cessé d'accroître leur pression sur l'environnement, surexploitant les ressources naturelles, polluant toujours plus. L'effet de serre s'était traduit par un réchauffement aux effets paradoxaux. Les manifestations les plus surprenantes touchèrent l'hémisphère Nord. La fonte des glaces polaires modifia les courants marins. La fédération européenne, les USA, le Japon, la Russie furent privés des masses d'eau chaude comme le Gulf Stream ou les courants de l'océan Pacifique qui adoucissaient leur climat. Des fronts arctiques descendirent de plus en plus bas et touchèrent jusqu'à la Méditerranée, le golfe de Californie et la Chine méridionale. Au Sud les vents de l'Antarctique s'étendirent sur une partie du cône sud-américain, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Les premières manifestations de dérèglement eurent lieu dans les années 2010, mais elles devinrent vraiment marquantes à partir de la décennie 2030/2040.

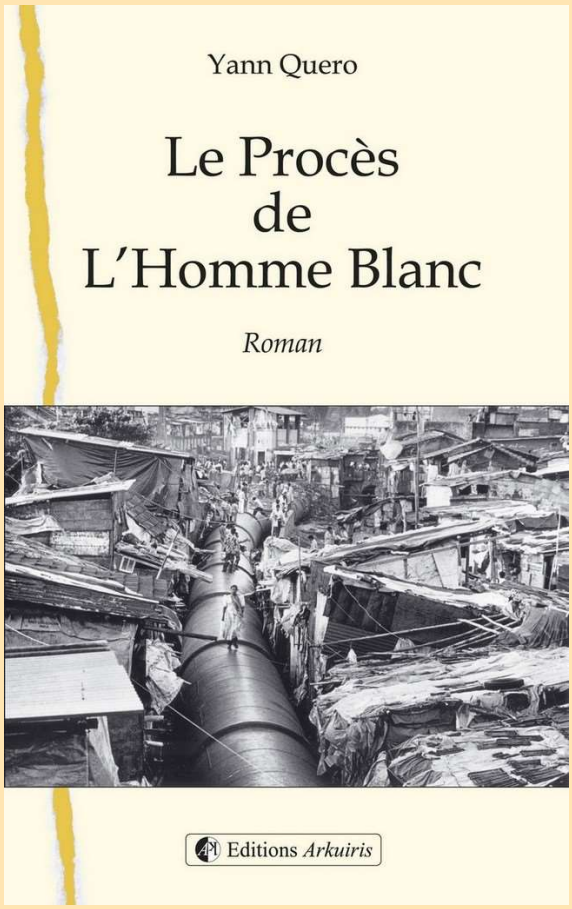


Photo de couverture : *Sebastião Salgado*

Cela eut un double effet catastrophique. Ces régions, greniers de la planète, virent leurs productions agricoles s'effondrer. Les populations du Nord se mirent à refluer de plus en plus vers le Sud. Au début le phénomène fut relativement limité. Mais quand, en dépit des discours lénifiants, les populations comprirent que les perturbations étaient durables, la situation se gâta. Parallèlement, les installations nucléaires et biochimiques incapables de supporter des climats polaires se détraquèrent, accroissant encore les souffrances des populations.

Pour ceux qui ont suivi la récente COP 21, le propos résonne amèrement. Voir ainsi, à Paris en décembre 2015, la communauté internationale toujours aussi désarmée lorsqu'il s'agit de faire face à un enjeu aussi crucial pour son avenir laisse un goût amer ou plutôt l'avant-goût d'un avenir de catastrophes et de malheur.

Vincent Biwer

« Le pire n'est pas toujours sûr » : ainsi Paul Claudel sous-titrait-il sa pièce fleuve, *Le Soulier de satin*. Peut-être avait-t-il raison ? Hélas, les faits sont têtus et la loi universelle des causes et des conséquences devrait nous enjoindre davantage de penser que *L'Avenir ne sera plus ce qu'il était*, autre titre de livre décalé mais néanmoins étrangement prémonitoire de Yann Quero.

Que nous raconte exactement *Le Procès de l'Homme Blanc*, cet étrange et inclassable roman qui mêle anticipation politique, science-fiction, orientalisme et mysticisme, aux confins de la morale et de l'eschatologie ?

Draupadi, son héroïne, vit à Singapour, une Ville-État décadente dont le volume d'activité ne dépasse pas 3% de ce qu'il était à l'aube du XXIe siècle, mais aussi l'un des derniers vestiges de ce qui fut la grandeur des hommes. Secrétaire particulière du président Tan, Draupadi sera l'instrument d'un projet politique démagogique dont le but est de permettre à son patron et amant de conserver le pouvoir : un procès de l'Homme Blanc.

Ah si seulement nous tenions quelques-uns de ces dragonides occidentaux qui nous ont amenés à cette purain de situation : c'est par cette phrase que s'achèvent rituellement les correspondances entre les dirigeants des quelques rares États asiatiques qui ont survécu dans un monde où seules quelques régions de la ceinture intertropicale sont encore habitables et où les communications sont devenues virtuellement impossibles. Et s'il suffisait d'en trouver un, d'exhumer un ultime représentant des régions septentrionales submergées par les glaces pour en faire un symbole exutoire ; pour régler ses comptes avec le passé, ou en tout cas, faire semblant d'y croire avant de disparaître à son tour dans la spirale du dérèglement climatique.

Draupadi n'est pas seulement la secrétaire particulière tamoule et polyglotte d'un président autocrate. Elle est originaire de la ville basse, du Dock 2B plus précisément. En tout cas c'est là que son innommable famille adoptive lui a fait subir les pires traitements. La cicatrice qui lui barre le visage rappelle le cauchemar que représente son passé ; un passé dont on ne sait pas tout. Car Draupadi est la métaphore de l'histoire de son peuple et de ses mystères. Elle incarne sans le savoir une héroïne du Mahabharata, l'interface entre les hommes et des Dieux coléreux, vengeurs et sans miséricorde. Elle est le medium de Kali en son incarnation de Sundravalli, « celle qui fait saigner ».

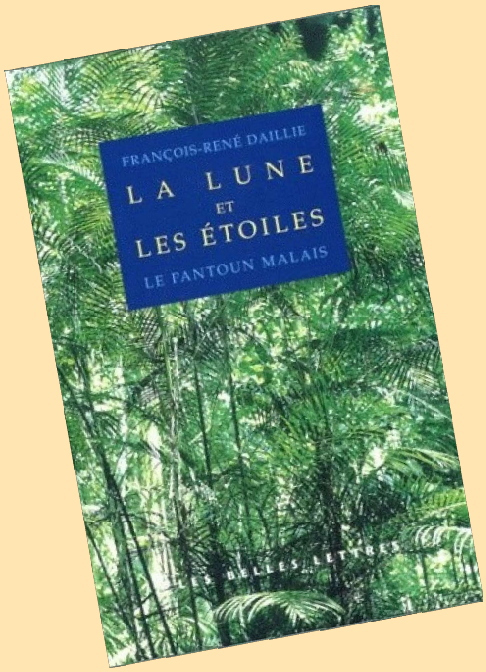
Le Procès de l'Homme Blanc est une lumière ; de ces lueurs paradoxales qui éclairent en nous plongeant dans la nécessité de faire face à l'obscurité. *Mes frères, il est temps de relever la tête, de retrouver notre dignité et de nous battre pour reconstruire un monde neuf, un monde meilleur. Mais pour cela, il nous faut comprendre la source de nos maux car, comme l'a dit Lao-Tseu : Connaître ce qui est l'origine, c'est saisir le point nodal du Tao.* Le Président Tan est sans doute un petit tyran ambitieux, mais ses discours n'en ont pas moins certaines choses à nous apprendre.

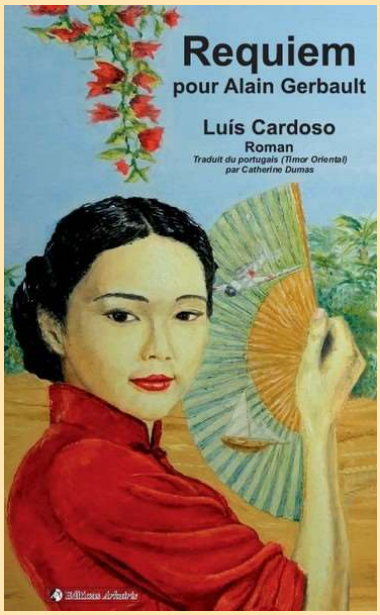
Plus de dix ans après sa lecture, *Le Procès de l'Homme Blanc* continue à m'habiter, comme un avertissement, comme le spectre d'une existence qui aurait pu être la mienne si j'étais né plus tard ; comme une promesse de destruction ; comme un symbole surtout : celui de l'Homme qui manque de sagesse au point de savoir, de comprendre et, pourtant, d'ignorer.

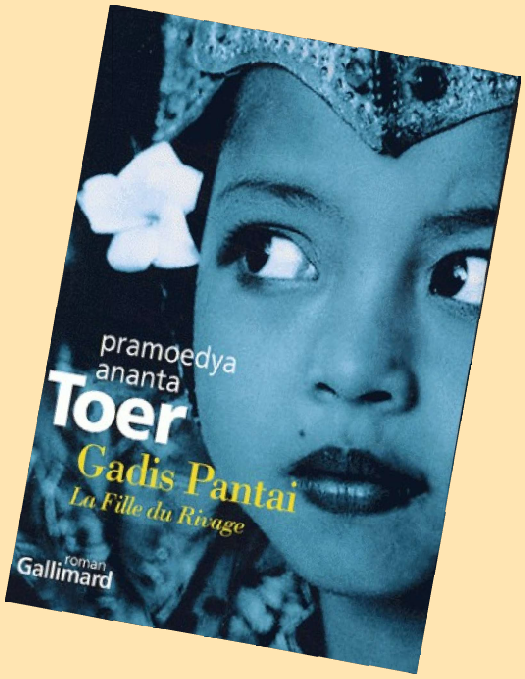
Stéphane Dovert

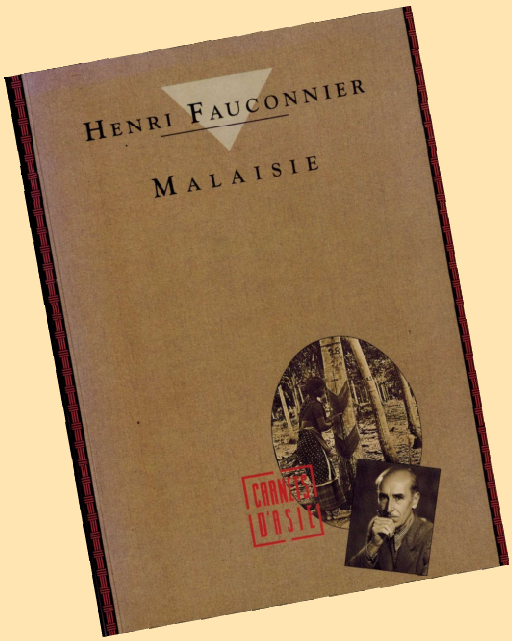
Quelques livres à lire ou à redécouvrir sur le monde malais et sur les pantouns

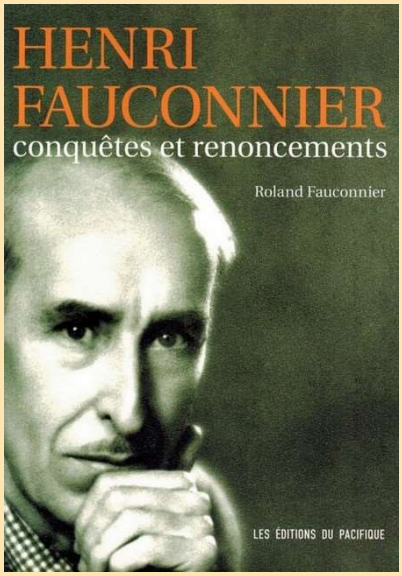
Luis Cardoso, *Requiem pour Alain Gerbault*, traduction Catherine Dumas, éditions Arkuiris, 2014, 250 p.
René-François Daillie, *La lune et les étoiles, le pantoun malais*, Les Belles Lettres, 2000, 420 p.
Henri Fauconnier, *Malaisie,* éditions du Pacifique, 1996, 239 p.
Roland Fauconnier, *Henri Fauconnier, conquête et renoncements,* éditions du Pacifique, 2014, 329 p.
Pramoedya Ananta Toer, *Gadis Pantai*, *la fille du rivage*, traduction R.F. Daillie, Gallimard, 2004, 285 p.
Georges Voisset, *Histoire du genre pantoun*, éditions de L'Harmattan, 1997, 338 p.











Buon Giorno, Italia !

Sur un pantoun traduit et retraduit…
Par Georges Voisset

Voici l'un de la dizaine de pantouns – Muses introduits par William Marsden en Europe, et l'un des plus traduits et retraduits dans le monde. Vous y découvrirez combien le penawar malais, à savoir stricto sensu l'antidote ou contre-poison, n'a toujours rien perdu de son formidable pouvoir de résistance…
Profitons-en pour faire entrer l'Italie en Pantounie ! Merci, signore Giacomo Prampolini, l'un de ces Italiens découvreurs du Pantoun sur qui nous avons aussi tant à dire, de vos très charmants pantun à l'italienne !
Nous reparlerons très prochainement de vous*

Kerengga di dalam buluh
serahi berisi air mawar
Sampai hasrat di dalam tubuh
tuan seorang jadi penawar

Large ants in the bambu-cane,
A flasket filled with rose-water;
When the passion of love seizes my frame,
From you alone I can expect the cure. (W. Marsden, 1812)

Groete mieren in het bamboe-riet,
Een bak gewuld met rozenwater ;
Wanneer de lefdedrift mijne ziel aandoet
Van u alleen kan ik mijne genezing verwachter. (C.P.J. Elout, 1824)

Vincent Biwer

De grosses fourmis dans la tige du bambou,
Un bassin rempli d'eau de rose.
Si la passion de l'amour s'empare de moi,
c'est de vous seul que j'attends ma guérison. (Abbé Pierre Favre, 1876)

Fourmis rouges dans le creux d'un bambou,
Vase rempli d'essence de rose...
Quand la luxure est dans mon corps
Mon amie seule me donne l'apaisement. (H. Fauconnier, 1930)

Rossi formiconi sui bamboo,
Una fiala di acqua di rose;
Se con violenza il desiderio m'assale,
Refrigerio – cara – puoi darmi solo tu. (Giacomo Prampolini, 1953)

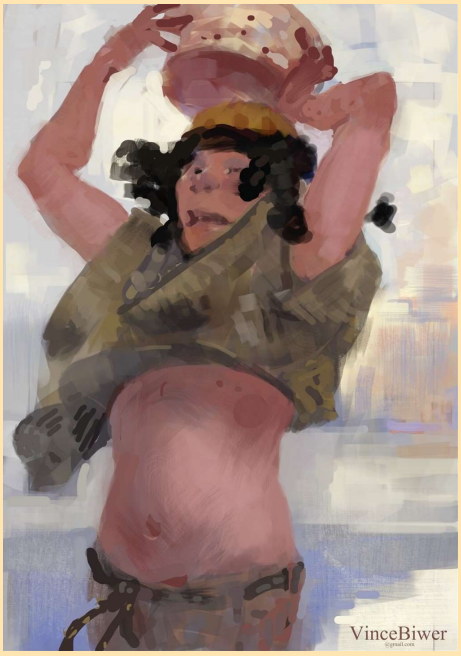
Buon Giorno, Italia !

Bambou tout empli de fourmis,
Flacon d'eau de rose embaumée ;
Quand le feu d'amour m'investit,
Un seul secours, c'est mon aimée.

(Denys Lombard, 1960)

Fourmis rouges dans le bambou
Flacon d'eau de rose calmante ;
Quand le désir s'embrase en nous,
Un seul remède, notre amante.

(François-René Daillie, 1984)



Fourmis rouges dans un bambou,
flacon tout rempli d'eau de rose.
Au feu qui dévore mon corps
il n'est qu'un antidote, c'est vous.

(Georges Voisset, 1993)

Etc…

Vous parlez l'italien ?
Alors, voici un autre de ces 50 pantouns, publiés sans texte original, un pantoun des Dayaks de Bornéo. Merci de nous le traduire !

Conchiglie brillano sulla spiaggia,
Risplendenti, di alto valore ;
Se tu per caso mi desiderassi,
Sappi : non ho altro che il moi corpo.

*Giacomo Prampolini, *Cinquanta Pantun Indonesiani,* Milan, All'Insegna Del Pesce d'Oro, 1953.

Giacomo Prampolini, né en 1898 à Milan, mort en 1975 à Pise, était l'un de ces extraordinaires génies universitaires et polyglottes comme les pays en connaissent occasionnellement (on a mentionné Robert Stiller précédemment, voir *Lettres de Malaisie*, 16 juillet 2014). Spécialiste, entre autres, de littératures orientales diverses et du monde néerlandais, il a créé entre le monde indonésien et ses sources néerlandaises des passerelles que nous nous proposerons d'explorer prochainement…

Ont contribué à ce numéro

Michel Betting est informaticien, il a la cinquantaine. À vingt ans, découvrant Stefan Zweig et son *Amok,* il était loin de se douter que quelques décennies plus tard, il replongerait dans le monde indo-malais, grâce aux pantouns.
Hasard ? Coïncidence ? Destin ?

Valeria Barouch, d'origine suisse allemande, écrit de la poésie en français, allemand et anglais depuis dix ans avec une prédilection pour les formes fixes. Elle est active dans l'Association littéraire *Les Poètes de la Cité* à Genève. Elle se passionne également pour les créations linguistiques de J.R.R. Tolkien, plus particulièrement le *Quenya.* Son site Internet *Quettar órenyallo* abrite ses essais d'écrire dans cette langue construite.

Vincent Biwer, artiste, voir page 5.

Julien Bourgeon lit et écrit depuis toujours de la poésie, avec une préférence pour les contraintes formelles et musicales. Auteur de pièces de théâtre et de nouvelles, il est en perpétuelle recherche d'inspiration et de renouvellement dans son écriture. Ses études de langues anciennes ainsi que ses séjours à l'étranger ont confirmé et élargi son goût pour les poèmes du monde et leurs sonorités, dont le haïku et le pantoun.

Éliot Carmin vit en Malaisie et s'exerce à l'art pantoun par goût des mots, des sonorités et des correspondances.

Marie-Dominique Crabières a écrit de nombreux haïkus et tankas, certains parus sous le nom de Marie Verbiale dans la *Revue du Tanka Francophone*. Son premier recueil *Paillages d'hiver* a paru chez le même éditeur. Loin de la Malaisie, c'est dans les paysages du Béarn, entre mer et montagnes, qu'elle puise son inspiration.

Stéphane Dovert a passé plus de vingt ans en Asie. Il a notamment fondé l'Institut de Recherche sur l'Asie du Sud-Est Contemporaine en 1999, avant de coordonner la coopération française en Birmanie, puis en Malaisie. Outre plus d'une dizaine d'ouvrages scientifiques, il est aussi auteur de fictions, dont deux romans où les animaux sauvages sont très présents : *L'Ombre de l'Ornithorynque* et *Le Cannibale et les termites*.

Patricia Grange interprète du bout de sa plume les messages que sèment à son cœur et à son âme les muses qui l'accompagnent. Elle publie de la poésie sur son site Internet, dans des revues ainsi que sous forme de recueils, souvent en collaboration avec des artistes, chez Mariposa, Editions du Papillon. Elle écrit et donne également des lectures et spectacles de poésie.
http://www.patriciagrange.fr/

Vincent Biwer

Serge Jardin vit en Malaisie depuis plus de 25 ans. Il accueille les visiteurs à *La Maison de l'Escargot*, dans le vieux Melaka. Il est l'auteur de *Rêver Malacca* en 2010 et en 2013, en collaboration avec Sylvie Gradeler, de *Malaisie un certain regard*, une invitation au voyage en Malaisie.

Jean de Kerno, né à Lyon en 1948, a découvert simultanément la Bretagne et les îles du Ponant, et Singapour et les îles du Levant, au tournant des « années 68 ». Îles, presqu'îles, intérieur... Il n'a cessé depuis d'explorer de tous petits champs qu'il a fait siens, à chacune de ces extrémités, le destin ayant décidé de l'y attacher solidement et heureusement. Il y pantoune à son heure, indifféremment d'un côté ou de l'autre.

Kistila est une Française mariée à un Espagnol et vivant dans le nord de l'Espagne. Mère de famille nombreuse et grand-mère, antiquaire-brocanteur, elle écrit dans les deux langues. Plusieurs de ses poèmes ont été publiés en revue ou en anthologies en France, et un recueil édité en France en 1993 suite à un concours.

Cédric Landri vit en Normandie, sous la pluie. À défaut de beau temps, il s'occupe en écrivant et espère que des mots-soleils feront naître un arc-en-ciel entre les nuages normands. Il tente des fables, haïkus, pantouns et poèmes libres. Quelques textes publiés en revues et anthologies. Auteur de la plaquette de fables *La Décision du Renard* (Clapàs, 2013) et du recueil de poèmes *Les échanges de libellules* (La Porte, 2014).

Yann Quero est un écrivain passionné par l'Asie et l'environnement. Il a écrit de nombreuses nouvelles, dont « Hutan, le démon de Bornéo » (2012) ou « Komodo » (2015), et quatre romans : *L'Ère de Caïn, Le Procès de l'Homme Blanc, L'Avenir ne sera plus ce qu'il était* et *La Tempête de Mozart*. Les deux premiers se déroulent dans le monde malais.

Jean-Claude Trutt est ingénieur, mais depuis toujours passionné de littérature mondiale, et depuis quelques années de littérature ancienne et de poésie malaises. Il a notamment redécouvert le commerçant érudit allemand Hans Overbeck, premier traducteur en langue européenne de l'épopée de Hang Tuah, qu'il évoque longuement sur son site internet, *Voyage autour de ma Bibliothèque*.

Georges Voisset, ancien médiéviste puis professeur de littérature comparée, a fait connaître par ses traductions et travaux un pan essentiel de la culture malaisienne auquel les Français sont historiquement peu sensibles : la poésie. Son domaine s'est donc étendu du pantoun, qui lui est cher, à la poésie traditionnelle, mais aussi aux poètes contemporains et aux histoires traditionnelles.

Et maintenant, songeons au prochain numéro !

Pantun sayang
Association Française du Pantoun

Le n°17 sera, également placé sous le signe de l'ouverture et du renouvellement, avec un titre volontairement large :

Pantouns et genres brefs

Pas d'interdiction donc, a priori. C'est grâce à vous que nous saurons, notamment, si le sonnet doit être considéré ou non comme un genre entrant – dans la limite – de notre affaire. Car s'il est des liens structurels fondamentaux entre le pantoun et d'autres formes poétiques, le sonnet est bien l'une d'entre elles, bref… ou pas ?

Nous invitons donc amateurs de tanka, de haïku, de senryu, de renga, de dodoitsu, à venir en nos pages saluer le pantoun. Nous invitons, aussi ces célébrités plus rares dans les sites internationaux que sont le rubai persan ou le landay des femmes pashtoun, et le quatrain chinois, eh puis nous invitons le tebrae (monostique mauritanien), le kural (distique tamoul), le sloka (quatrain nord-indien), la triade mongole, la copla, le rondeau, l'épigramme, le fatras…

Une petite suggestion, tout de même, pour finir : élargir le répertoire des formes soucieuses de dialogues avec notre « vrai pantoun malais », oui ! Mais tout en pensant, pour notre plus grand bonheur de découvreurs du monde d'après 2015, à les mettre en écho les unes avec les autres, les unes vis-à-vis des autres (un tanka et un pantoun, par exemple), à croiser thèmes et formes...

Entamons… ce beau livre jamais écrit.

Date limite des envois : 15 avril 2016

Georges Voisset

Vos contributions sont à envoyer à l'adresse suivante :
info@pantun-sayang-afp.fr

Pantouns
n°16 Janvier 2016

De grelots en sanglots
Pour les enfants de Madaya en Syrie

L'hiver venu, tintements de grelots,
dehors, les jeux des gamins d'émigrés.
Qui chantera, entre deux-trois sanglots,
l'intolérable qu'on voudrait oublier.

Qui chantera entre deux-trois sanglots,
l'odieux crépuscule de l'humanité.
Arborant, dociles, des airs d'angelots,
les nantis boivent et mangent à satiété.

Qui chantera, entre deux-trois grelots
la misère et la souffrance des enfants.
Doigts gelés, ventres vides tel est leur lot,
sous les regards à peine indifférents.

Yann Quero

Vincent Biwer

ISSN 2275-3737